gouvernement anglais, paraître en armes sur un champ de bataille, donnait à l'affaire de Kerry tout le caractère du début d'une nouvelle et dangereuse phase de la conspiration, tandis que la tentative contre Chester apportait l'incontestable certitude que les *fénians* avaient franchi le canal d'Irlande et avaient maintenant pied en Angleterre. Un redoublement de vaillance devenait d'une impérieuse nécessité; ce n'était plus seulement à Dublin et à Cork, mais aussi à Londres et à Liverpool, qu'il fallait être sur ses gardes, et, à peine avait-on eu le temps de remonter jusqu'à l'origine des derniers mouvements, qu'une seconde insurrection *féniane* éclatait en Irlande.

Le jour fixé pour cette nouvelle tentative de soulèvement, la plus vaste de toutes celles que les conjurés avaient essayées jusqu'alors, était le 5 mars, parce que, s'il faut en croire les aveux de Godfrey Massey, l'on croyait généralement que ce jour-là devait avoir lieu au Canada l'exécution de plusieurs membres de l'association. Une semaine environ auparavant, le même Massey était arrivé en Irlande, avec le titre de général en chef de la république irlandaise, afin de donner aux centres les derniers ordres nécessaires; mais, le 3 mars, il fut arrêté à la gare de Limerick. C'était là un triste présage pour le succès de l'insurrection. Cependant, comme des mesures avaient été prises en prévision d'un pareil accident, l'entreprise ne souffrit aucun retard. Le mouvement commença à Dublin dans la nuit du 5 au 6 mars. Dès huit heures et demie du soir, on vit des groupes plus ou moins nombreux, composés en majeure partie de jeunes gens, quitter la ville et différents villages voisins, tels que Killmainham, Crumlin, Dundrum et Rothfarnham, et se diriger vers les hauteurs de Tallaght-Hill, à 6 kilomètres environ de Dublin. Ils s'armaient en route à certains endroits où les attendaient des chariots chargés de fusils, de piques, de revolvers, de poignards et de *bowie-knifes;* tout en allant au rendez-vous qui leur était assigné, ils se rendirent maîtres de plusieurs postes de police et s'emparèrent des armes qui s'y trouvaient; dans quelques-uns de ces postes, cependant, la police fit une énergique résistance, et, non loin de Tallaght-Hill, une colonne fenane de 400 à 500 hommes fut dispersée, dans l'obscurité de la nuit, par 15 constables qui s'étaient postés en travers de la route. Cette escarmouche empêcha, paraît-il, le rassemblement des *fénians* de Dublin près de Tallaght-Hill, et découragea les groupes qui y arrivaient de divers côtés. Lorsque, le 6 mars, au lever du jour, un nombreux corps de troupes arriva pour combattre les *fénians*, il ne trouva nulle part de résistance sérieusement organisée et ne rencontra guère que quelques groupes de fugitifs dispersés çà et là.

A la même heure à peu près, un autre mouvement avait lieu à Drogheda, au nord de Dublin. Les insurgés, au nombre de 1,000 environ, s'emparèrent de l'hôtel de ville, forcèrent de se rendre quelques constables qui se défendirent vaillamment dans leurs postes, et restèrent maîtres de la ville jusque dans l'après-midi du 6 mars; mais, comme la population ne leur avait donné aucune marque de sympathie, ils ne poussèrent pas plus loin leur entreprise et disparurent dans la soirée.

C'est ainsi que dans l'est de l'Irlande l'insurrection s'était, en quelque sorte, écroulée d'elle-même, sans combat, après avoir à peine donné signe d'existence. La situation paraissait plus grave au sud-ouest. Là, dans la province de Munster, la région la plus irlandaise de l'Irlande, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, s'était toujours manifestée le plus énergiquement la haine de la domination anglaise. Le premier soin des insurgés fut d'interrompre toute communication entre Munster et Dublin, en détruisant les voies ferrées et les lignes télégraphiques; mais, si cette nouvelle tentative excita au début de vives inquiétudes, on reconnut bientôt qu'elles avaient surtout leur source dans l'incertitude où l'on était sur ce qui s'était passé. Le soulèvement fut général dans la province de Munster et s'étendit à un grand nombre de localités; mais, en somme, le résultat fut partout le même qu'à Dublin et à Drogheda. Cork, Waterford, Clonmel, Limerick, toutes villes importantes, ne bougèrent pas, et tous les succès obtenus par les insurgés se bornèrent, on peut le dire, à la destruction des voies ferrées et des lignes télégraphiques, à la prise de quelques dépôts d'armes et à l'incendie de quelques postes de police et de garde-côtes. Il n'y eut aucun combat qui mérite d'être signalé. A la station de Killmallock, on vit 22 constables repousser 200 *fénians;* dans le voisinage de Clonmel, une des troupes les plus nombreuses de ces derniers fut mise en fuite par une demi-compagnie de soldats, et à Ballyhurst, dans le voisinage de Tipperary, où les *fénians* s'étaient emparés d'un vieux fort datant de la conquête danoise, il suffit pour les dissiper de quelques coups de fusil et de l'approche des troupes. Tous ces événements se passèrent dans les journées du 6 et du 7 mars, et marquèrent à la fois le début et la fin de l'insurrection. Les *fénians*, dispersés, se réfugièrent sur le plateau de Tipperary, où les monts Galtee atteignent à une altitude d'environ 1,000 mètres, dans l'espoir de faire de la une guerre de guérillas, qui aurait pu de succès que la lutte en rase campagne; mais les troupes qui les poursuivaient ne rencontrèrent devant elles aucun adversaire, et la rigueur croissante de l'hiver, ainsi que les flots de neige qui tombèrent sans interruption pendant plusieurs jours, anéantirent ce dernier espoir, que d'ailleurs, du reste, sérieusement conçu qu'un petit nombre des conjurés.

On ne pouvait espérer une défaite plus complète du fénianisme. Les vainqueurs eux-mêmes étaient surpris de la facilité de leur triomphe. Les symptômes les plus dangereux du soulèvement, c'est-à-dire la simultanéité de son explosion sur différents points et sa propagation sur une grande étendue du pays, perdirent toute importance lorsqu'on connut l'insuffisance des moyens mis en jeu pour atteindre le but. Il était, en outre, vraisemblable que les *fénians* avaient, dans ces deux jours, usé les derniers restes de leur matériel de guerre en Irlande. Le gouvernement, presque rassuré, ne voulut même pas mettre en état de siége les provinces qui avaient pris part à l'insurrection et se contenta de maintenir la suppression de l'acte d'*habeas corpus* et de nommer une commission spéciale pour procéder à l'instruction du procès des prisonniers *fénians*.

Cette commission, dans l'information dont elle fut chargée sur les événements de mars, avait déployé une grande activité, et c'est d'après les dépositions et les témoignages qu'elle avait recueillis que nous avons retracé la marche de l'insurrection. On redoutait surtout qu'à l'occasion de l'ouverture des séances de la commission, un coup de main ne fût tenté contre les juges qui en faisaient partie, et le train qui conduisait ces derniers de Dublin à Cork fut précédé d'une locomotive-pilote. La précaution n'était pas inutile, car la voie ferrée avait été rompue en plusieurs endroits; mais on eut bientôt réparé les dommages, et le train arriva à Cork sans accident. On redoubla de précautions dans cette ville : un corps nombreux de troupes fut chargé de garder la prison et le tribunal. Plusieurs jours s'écoulèrent avant la réunion d'un jury; mais, quelque grande qu'eût été l'agitation, quelque vives que dussent être les appréhensions, l'ordre public ne fut pas troublé un seul instant, et, une fois commencés, les débats suivirent leur cours régulier. Les prisonniers étaient accusés, les uns de haute trahison, les autres de *treason felony*, le plus grand nombre, enfin, d'un simple délit (*misdemeanour*). Ce qui produisit la plus triste impression dans ces débats, ce furent les dépositions faites contre les *fénians*, soit par des renégats de l'association, soit par des espions et des dénonciateurs aux gages du gouvernement anglais. Du reste, les formalités habituelles furent strictement observées, et aucune protestation fondée ne s'éleva contre l'équité et l'impartialité de l'instruction. Les prisonniers les plus importants étaient Mac-Afferty et Moriarty, qui avaient été pris les armes à la main; ils furent condamnés à mort pour crime de haute trahison. Cette peine n'avait jusqu'alors été édictée contre aucun des membres de l'association, et toute l'Angleterre fut en proie à une douloureuse émotion lorsque le bruit se répandit que le gouvernement était décidé à laisser la loi suivre son cours. On s'était habitué à l'idée que l'on ne verrait plus dresser en Angleterre l'échafaud politique, dont la presse anglaise avait, depuis une vingtaine d'années, si énergiquement blâmé la triste activité dans d'autres pays de l'Europe. On avait sous les yeux l'exemple des Etats-Unis, qui avaient vaincu une puissante rébellion sans recourir à une seule exécution. Les membres les plus influents de la presse, la majorité du Parlement, des adresses et des députations de toutes les grandes villes de l'Angleterre se prononcèrent contre l'exécution des prisonniers *fénians*, et la satisfaction fut universelle lorsque le gouvernement, cédant à cette pression énergique de l'opinion publique, commua la peine de mort en celle de la détention. On commença alors à espérer que les prisonniers, condamnés à des peines temporaires, seraient les dernières victimes de la rébellion irlandaise, et que le temps approchait où l'œuvre de la répression ferait place au travail de la conciliation. On avait, du reste, toute raison de croire, d'après les événements qui venaient de se passer, que les *fénians* eux-mêmes renonceraient à rêver une séparation violente de l'Angleterre et de l'Irlande. Ils avaient troublé l'Angleterre et attiré de nouvelles souffrances sur l'Irlande, sans faire un seul pas vers le but qu'ils se proposaient; la plupart de leurs chefs étaient arrêtés; leur matériel de guerre, dont ils avaient pu reconnaître l'insuffisance, même avant la lutte, était complétement épuisé; il semblait qu'un long intervalle devait s'écouler avant qu'ils pussent réparer leurs pertes et reorganiser leur association. Cependant une voie d'activité restait encore ouverte à la conspiration : au lieu de lutter directement contre la domination anglaise en Irlande, ils pouvaient saper les fondements de la société anglaise et attaquer ou menacer l'ennemi sur son propre sol; ils n'avaient pas à chercher bien loin les moyens nécessaires pour mettre en action une pareille politique. Une grande partie de la population ouvrière de l'Angleterre est composée d'Irlandais; il n'existe pas une seule ville manufacturière ou commerciale qui n'ait son quartier irlandais; et ces quartiers irlandais n'étaient pas seulement depuis longtemps en communication les uns avec les autres, mais encore, ainsi que l'avaient prouvé les événements de Chester, ils étaient remplis de recrues *féniennes*, et les directoires *fénians* exerçaient sur eux une influence immédiate. Utiliser de toute façon cet élément irlandais en Angleterre, l'organiser militairement, lui donner des armes et révolutionner par lui toute l'Angleterre, tel fut le plan pour l'exécution duquel les chefs de la conspiration s'associèrent après l'insuccès du soulèvement de l'Irlande. Le fénianisme entra ainsi dans une nouvelle phase, que devaient signaler deux catastrophes sanglantes, qui seront, on a tout lieu de l'espérer aujourd'hui, les dernières de cette lutte fratricide.

Jusqu'au commencement de septembre 1867, on n'entendit plus que fort peu parler des *fénians*. De temps en temps, on arrêtait un individu suspect, on découvrait un dépôt d'armes, on condamnait un prisonnier; mais ce n'était là, croyait-on, que les dernières étincelles d'un feu qui s'éteignait et non les présages d'un nouvel incendie : aussi la stupeur fut-elle sans bornes lorsque, le 19 septembre, se répandit la nouvelle d'un coup de main tenté par les *fénians* à Manchester, coup de main qui, non-seulement surpassait toutes leurs entreprises précédentes par sa hardiesse et par l'énergie de son exécution, mais qui fut, en outre, couronné d'un plein succès. Dans la nuit du 13 au 14 septembre, la police rencontra, dans les rues de Manchester, quatre hommes qui lui parurent suspects et à la poursuite desquels se lancèrent plusieurs constables; mais ils firent une énergique résistance; deux d'entre eux s'échappèrent, et l'on ne réussit à s'emparer des deux autres qu'après une lutte acharnée, pendant laquelle ils tirèrent plusieurs coups de revolver. Conduits, le lendemain, comme vagabonds devant le magistrat, ils déclarèrent qu'ils étaient citoyens américains, et cette circonstance, ainsi que leur accent étranger, fit soupçonner qu'ils étaient affiliés au *fénianisme*. On prit des informations en Irlande, et la police secrète reconnut dans les prisonniers le colonel Kelly et le capitaine Deasy, deux des plus intrépides chefs des *fénians;* ils avaient, l'un et l'autre, pris part au soulèvement de mars, et Kelly était, en outre, connu comme le ministre de la guerre de Stephens, qu'il avait aidé activement à s'évader de la prison de Dublin. A la suite de ces informations, les prisonniers furent reconduits devant le juge. La cour de police était pleine d'une foule innombrable d'auditeurs; une populace à mine suspecte se pressait, en outre, dans l'enceinte de l'édifice, et des groupes menaçants en gardaient l'entrée. On jugea alors prudent de renforcer l'escorte de la voiture cellulaire qui devait ramener les prisonniers du tribunal à la prison de la ville, située à une distance d'environ 5 kilomètres. Seize constables se placèrent sur le dessus de la voiture; un autre, le sergent Brett, qui avait la clef des cellules, se plaça à l'intérieur, derrière la porte fermée, et quatre autres agents suivirent dans un cabriolet. En revenant à la prison, la voiture avait à passer sous un pont du chemin de fer de Sheffield; elle venait d'atteindre ce point, lorsqu'elle fut assaillie par une troupe d'une quarantaine d'hommes, armés de revolvers, de haches, de marteaux, et de grosses pierres; ils paraissaient obéir à un jeune homme de haute taille, qui, dirigeant son revolver sur le cocher, lui ordonna d'arrêter. Cette injonction n'ayant eu aucun résultat, le jeune homme fit feu sur la police, et donna ainsi le signal d'une décharge générale dirigée contre les chevaux et contre les constables. La police n'était armée que de bâtons, et l'attaque avait été si soudaine, que toute résistance était impossible. Les deux chevaux furent tués, le cocher renversé de son siége, et plusieurs constables atteints de coups de pistolet. La bande entoura ensuite la voiture en poussant de grands cris, et, tandis qu'une partie des assaillants faisait face au reste de la police et à la populace, qui accourait de tous côtés, les autres brisaient à coups de hache et de marteau les parois et le dessus de la voiture. Le chef de la bande, Allen, se précipita à la porte de cette dernière et ordonna au sergent Brett de lui remettre la clef des cellules; Brett s'y étant refusé, Allen ou un de ses compagnons lui tira un coup de revolver et brisa d'un second coup la serrure de la porte; Brett tomba aussitôt sur le sol, baigné dans son sang. Les prisonniers, qui avaient tous les deux les fers aux mains, sortirent de la voiture; une partie des assaillants les placèrent au milieu d'eux et les entraînèrent dans les champs voisins, tandis que les autres continuaient à tenir la police et le peuple en respect à coups de pierres et de revolver; puis le reste de la bande se dispersa dans toutes les directions.

Kelly et Deasy s'étaient échappés, et l'on ne put réussir à les découvrir et à les reprendre; mais Allen et deux de ses compagnons, Larkin et Gould, furent arrêtés dans leur fuite, et, avant la fin du même jour, plus de vingt des complices présumés de l'attentat étaient aux mains de la police.

L'impression produite dans toute l'Angleterre par la nouvelle de cet événement fut aussi vive que profonde; l'on reconnut, avec plus de douleur encore qu'auparavant, que le fénianisme n'était nullement écrasé, mais qu'il y était implanté sur le sol anglais et qu'il ne reculerait devant aucune violence. La guerre civile venait de commencer à Manchester, et nul ne pouvait dire à quel endroit elle allait faire de nouveau explosion. La sécurité publique fut troublée partout, et l'association, visiblement encouragée par le succès qu'elle venait d'obtenir, fit tout ce qu'elle put pour profiter de l'opportunité du moment. Pendant les dernières semaines de septembre et pendant toute la durée d'octobre, les alarmes causées par les *fénians* se succédèrent presque sans interruption. Le revolver semble prendre droit de cité dans les rues des villes anglaises, tout comme dans celles de l'Amérique. A Londres, surtout, la police fut, à différentes reprises, sur le point d'être attaquée avec cette arme, et, pour pouvoir répondre à ces attaques, qui se rattachaient, sans aucun doute, aux tentatives des *fénians*, les constables durent échanger leurs simples bâtons contre des sabres et des revolvers. Les *fénians* réussirent, en outre, à s'emparer, dans toute la contrée, d'un grand nombre de dépôts d'armes des volontaires; aussi l'on jugea nécessaire de prendre des mesures de prudence extraordinaires à la Tour de Londres, à l'arsenal de Woolwich, dans les Dock-yards de Portsmouth et de Plymouth et dans tous les grands établissements publics, dont aucun ne parut à l'abri des attaques des conjurés.

Dans l'intervalle était arrivé le jour fixé pour le procès des *fénians* arrêtés à Manchester. Le 28 octobre, la commission spéciale nommée à cet effet ouvrit les débats, sous la présidence de deux grands juges. Jamais on n'avait vu prendre pareilles mesures de précaution dans une cour de justice anglaise : les abords du palais étaient gardés par de l'infanterie et de la cavalerie pendant leur marche de la prison au tribunal et du tribunal à la prison; ils étaient enchaînés deux à deux au moyen d'un long cordon de menottes. Le 13 décembre, vers trois heures et demie de l'après-midi, la majeure partie de cette rue et le mur d'enceinte de la prison furent détruits par une explosion épouvantable. Un constable, habillé en civil, qui surveillait l'extérieur de la prison, avait vu deux hommes conduire, le long de la rue, une voiture à bras où se trouvait un tonneau, qu'ils déchargèrent et appuyèrent contre le mur de la prison; puis l'un d'eux alluma une mèche, fixée selon toute apparence sur le tonneau, et quelques instants plus tard l'explosion eut lieu. Le gouverneur de la prison avait été informé, la veille au soir, qu'une tentative devait être faite pour la délivrance des prisonniers *fénians;* mais, comme il se trouvait parfaitement en mesure de repousser toute attaque, il se contenta de changer l'heure de la promenade des prisonniers, qui avait lieu d'ordinaire de trois à quatre heures de l'après-midi; il la leur fit faire le matin. Au moment de l'explosion, ils étaient enfermés dans leurs cellules, et le but de cette nouvelle conspiration demeura inconnu, et le resta, complétement. Elle n'en eut pas moins un autre résultat des plus affligeants. Plus de quarante personnes du voisinage, des enfants en majorité, furent ou tuées, ou couvertes de brûlures et de blessures horribles. A la nouvelle de cet attentat, un cri d'indignation s'éleva dans toute l'Angleterre. Ceux-là mêmes qui n'avaient pas cherché à dissimuler leurs sympathies pour les prisonniers de Manchester ou qui avaient cherché à faire valoir le côté politique du fénianisme pour obtenir un adoucissement aux rigueurs de la loi, sentirent que, par cet attentat, le fénianisme était entré dans une phase de développement où il cessait d'avoir aucune excuse politique, et que ses membres passaient, du rôle de défenseurs de la liberté de l'Irlande, à celui d'ennemis de tout ordre social. D'autres tentatives du même genre, dont on reçut la nouvelle pendant les jours qui suivirent le 13 décembre, tentatives d'incendies dans les différents quartiers de Londres, menaces de mettre le feu aux usines à gaz, aux magasins de poudre, aux établissements publics et aux bâtiments à l'ancre, non-seulement dans le port de Londres, mais encore dans les grandes villes de l'Angleterre, etc., toutes ces causes détruisirent complétement les sympathies que possédaient encore les *fénians*, et, dès lors, la loi de la défense légitime fut regardée généralement comme la seule qui dût leur être appliquée. Comme il arrive d'ordinaire en Angleterre, pendant les troubles civils, le gouvernement fit appel au peuple pour le maintien de la tranquillité publique, et chaque jour vit s'augmenter par milliers le nombre des constables volontaires qui, en cas de nécessité, étaient tout prêts à unir leurs efforts à ceux de l'armée et de la police contre l'ennemi commun.

La police de Londres commença par mettre toute son activité en jeu pour la découverte des auteurs de l'attentat. Il était évident qu'il fallait les chercher dans les rangs des *fénians*, et l'on eut bientôt arrêté un certain nombre d'individus suspects, que l'on emprisonna avec des *témoins de la couronne* (*crown witness*), nom honnête sous lequel on désigne une certaine catégorie de mouchards. Grâce aux renseignements recueillis par ces derniers, le jury d'instruction put mettre en accusation pour meurtre sept personnes, menèrent par toute la ville trois cercueils portant les noms des condamnés, et les déposèrent dans le cimetière qui se trouve auprès des portes de Dublin. De nouvelles processions devaient avoir lieu le 3 décembre à Liverpool, à Leeds, à Glasgow, à Cork, à Waterford et à Limerick; mais elles furent interdites par le gouvernement et n'eurent pas lieu par suite de cette défense, qui arrivait fort à propos. Le fait que ces démonstrations avaient pu se produire pendant si longtemps, sans que l'autorité y mît aucune opposition, montra une fois de plus et d'une manière éclatante quelle liberté la législation et les mœurs anglaises laissent à l'esprit populaire, même dans les temps des plus grandes agitations; et d'autre part l'obéissance, exempte de toute résistance, que rencontra partout l'interdiction, fut une preuve consolante que le respect de la loi et de l'ordre public n'était pas aussi complétement perdu qu'on avait généralement commencé à le craindre.

Mais, quelque puissantes qu'eussent été les impressions produites par ces événements, elles furent sinon entièrement détruites, du moins radicalement modifiées par une nouvelle tentative d'assassinat sur un constable; mais, en somme, tout demeura tranquille, et le discours du trône, prononcé à la clôture des chambres, le 31 juillet 1868, renfermait le passage suivant : «La cessation des tentatives qui ont eu lieu pendant si longtemps pour provoquer un soulèvement en Irlande rend inutile l'emploi des mesures exceptionnelles qu'elles avaient d'abord exigées. Je suis heureuse d'apprendre que personne ne se trouve plus en prison par suite de la suspension de l'acte d'*habeas corpus*, qui est située à peu près au milieu de Londres. Cette prison est entourée d'un espace vide dans lequel les prisonniers se promènent à une certaine heure de la journée; le mur, qui mesure 9 mètres, sépare cet espace de la petite rue de *Corporation-Lane*, dont l'autre côté est formé par une rangée de vieilles maisons, habitées, pour la plupart, par des ouvriers. Le 13 décembre, vers trois heures et demie de l'après-midi, la majeure partie de cette rue et le mur d'enceinte de la prison furent détruits par une explosion épouvantable. Un constable, habillé en civil, qui surveillait l'extérieur de la prison, avait vu deux hommes conduire, le long de la rue, une voiture à bras où se trouvait un tonneau, qu'ils déchargèrent et appuyèrent contre le mur de la prison; puis l'un d'eux alluma une mèche, fixée selon toute apparence sur le tonneau, et quelques instants plus tard l'explosion eut lieu. Le gouverneur de la prison avait été informé, la veille au soir, qu'une tentative devait être faite pour la délivrance des prisonniers *fénians;* mais, comme il se trouvait parfaitement en mesure de repousser toute attaque, il se contenta de changer l'heure de la promenade des prisonniers, qui avait lieu d'ordinaire de trois et quatre heures de l'après-midi; il la leur fit faire le matin. Au moment de l'explosion, ils étaient enfermés dans leurs cellules, et le but de cette nouvelle conspiration demeura inconnu, et le reste, complétement. Elle n'en eut pas moins un autre résultat des plus affligeants. Plus de quarante personnes du voisinage, des enfants en majorité, furent ou tuées, ou couvertes de brûlures et de blessures horribles. A la nouvelle de cet attentat, un cri d'indignation s'éleva dans toute l'Angleterre. Ceux-là mêmes qui n'avaient pas cherché à dissimuler leurs sympathies pour les prisonniers de Manchester ou qui avaient cherché à faire valoir le côté politique du fénianisme pour obtenir un adoucissement aux rigueurs de la loi, sentirent que, par cet attentat, le fénianisme était entré dans une phase de développement où il cessait d'avoir aucune excuse politique, et que ses membres passaient, du rôle de défenseurs de la liberté de l'Irlande, à celui d'ennemis de tout ordre social. D'autres tentatives du même genre, dont on reçut la nouvelle pendant les jours qui suivirent le 13 décembre, tentatives d'incendies dans les différents quartiers de Londres, menaces de mettre le feu aux usines à gaz, aux magasins de poudre, aux établissements publics et aux bâtiments à l'ancre, non-seulement dans le port de Londres, mais encore dans les grandes villes de l'Angleterre, etc., toutes ces causes détruisirent complétement les sympathies que possédaient encore les *fénians*, et, dès lors, la loi de la défense légitime fut regardée généralement comme la seule qui dût leur être appliquée. Comme il arrive d'ordinaire en Angleterre, pendant les troubles civils, le gouvernement fit appel au peuple pour le maintien de la tranquillité publique, et chaque jour vit s'augmenter par milliers le nombre des constables volontaires qui, en cas de nécessité, étaient tout prêts à unir leurs efforts à ceux de l'armée et de la police contre l'ennemi commun.

La police de Londres commença par mettre toute son activité en jeu pour la découverte des auteurs de l'attentat. Il était évident qu'il fallait les chercher dans les rangs des *fénians*, et l'on eut bientôt arrêté un certain nombre d'individus suspects, que l'on emprisonna avec des *témoins de la couronne* (*crown witness*), nom honnête sous lequel on désigne une certaine catégorie de mouchards. Grâce aux renseignements recueillis par ces derniers, le jury d'instruction put mettre en accusation pour meurtre sept personnes, dont l'une cependant fut presque aussitôt reconnue innocente et relâchée. Les six accusés restants étaient : le cordonnier William Desmond, les tailleurs Timothy Desmond, English et O'Keeffe, le fermier Michel Barret, de Glasgow, et une femme nommée Anna Justice. Débats s'ouvrirent le 21 avril 1868 devant la cour criminelle centrale de Londres, qui acquitta cinq des accusés, et condamna le sixième, Barret, à la peine de mort. Son exécution, fixée au 12 mai, fut retardée jusqu'au 26; mais elle eut lieu ce jour-là, malgré les protestations élevées par son défenseur et par l'illustre Bright lui-même, qui interpella, en plein Parlement, le ministère, à cause des doutes qui existaient sur la culpabilité de l'accusé. Ce dernier soutint jusqu'à la fin qu'il était innocent, et marcha courageusement au supplice. Il n'était âgé que de vingt-sept ans.

Vers la même époque, Burke fut condamné, pour crime de haute trahison, à quinze années de travaux forcés; il y eut aussi quelques autres condamnations de chefs *fénians* qui étaient depuis longtemps en prison; on mit encore sur le compte des conjurés une tentative d'assassinat sur un constable; mais, en somme, tout demeura tranquille, et le discours du trône, prononcé à la clôture des chambres, le 31 juillet 1868, renfermait le passage suivant : «La cessation des tentatives qui ont eu lieu pendant si longtemps pour provoquer un soulèvement en Irlande rend inutile l'emploi des mesures exceptionnelles qu'elles avaient d'abord exigées. Je suis heureuse d'apprendre que personne ne se trouve plus en prison par suite de la suspension de l'acte d'*habeas corpus*, qui est située à peu près au milieu de Londres. Cette prison est entourée d'un espace vide dans lequel les prisonniers se promènent à une certaine heure de la journée; le mur, qui mesure 9 mètres, sépare cet espace de la petite rue de *Corporation-Lane*, dont l'autre côté est formé par une rangée de vieilles maisons, habitées, pour la plupart, par des ouvriers. Le 13 décembre, vers trois heures et demie de l'après-midi, la majeure partie de cette rue et le mur d'enceinte de la prison furent détruits par une explosion épouvantable. Un constable, habillé en civil, qui surveillait l'extérieur de la prison, avait vu deux hommes conduire, le long de la rue, une voiture à bras où se trouvait un tonneau, qu'ils déchargèrent et appuyèrent contre le mur de la prison; puis l'un d'eux alluma une mèche, fixée selon toute apparence sur le tonneau, et quelques instants plus tard l'explosion eut lieu. Le gouverneur de la prison avait été informé, la veille au soir, qu'une tentative devait être faite pour la délivrance des prisonniers *fénians;* mais, comme il se trouvait parfaitement en mesure de repousser toute attaque, il se contenta de changer l'heure de la promenade des prisonniers, qui avait lieu d'ordinaire de trois et quatre heures de l'après-midi; il la leur fit faire le matin. Au moment de l'explosion, ils étaient enfermés dans leurs cellules, et le but de cette nouvelle conspiration demeura inconnu, et le reste, complétement. Elle n'en eut pas moins un autre résultat des plus affligeants. Plus de quarante personnes du voisinage, des enfants en majorité, furent ou tuées, ou couvertes de brûlures et de blessures horribles. A la nouvelle de cet attentat, un cri d'indignation s'éleva dans toute l'Angleterre. Ceux-là mêmes qui n'avaient pas cherché à dissimuler leurs sympathies pour les prisonniers de Manchester ou qui avaient cherché à faire valoir le côté politique du fénianisme pour obtenir un adoucissement aux rigueurs de la loi, sentirent que, par cet attentat, le fénianisme était entré dans une phase de développement où il cessait d'avoir aucune excuse politique, et que ses membres passaient, du rôle de défenseurs de la liberté de l'Irlande, à celui d'ennemis de tout ordre social. D'autres tentatives du même genre, dont on reçut la nouvelle pendant les jours qui suivirent le 13 décembre, tentatives d'incendies dans les différents quartiers de Londres, menaces de mettre le feu aux usines à gaz, aux magasins de poudre, aux établissements publics et aux bâtiments à l'ancre, non-seulement dans le port de Londres, mais encore dans les grandes villes de l'Angleterre, etc., toutes ces causes détruisirent complétement les sympathies que possédaient encore les *fénians*, et, dès lors, la loi de la défense légitime fut regardée généralement comme la seule qui dût leur être appliquée. Comme il arrive d'ordinaire en Angleterre, pendant les troubles civils, le gouvernement fit appel au peuple pour le maintien de la tranquillité publique, et chaque jour vit s'augmenter par milliers le nombre des constables volontaires qui, en cas de nécessité, étaient tout prêts à unir leurs efforts à ceux de l'armée et de la police contre l'ennemi commun.

La police de Londres commença par mettre toute son activité en jeu pour la découverte des auteurs de l'attentat. Il était évident qu'il fallait les chercher dans les rangs des *fénians*, et l'on eut bientôt arrêté un certain nombre d'individus suspects, que l'on emprisonna avec des *témoins de la couronne* (*crown witness*), nom honnête sous lequel on désigne une certaine catégorie de mouchards. Grâce aux renseignements recueillis par ces derniers, le jury d'instruction put mettre en accusation pour meurtre sept personnes,

dont l'une cependant fut presque aussitôt reconnue innocente et relâchée. Les six accusés restants étaient : le cordonnier William Desmond, les tailleurs Timothy Desmond, English et O'Keeffe, le fermier Michel Barret, de Glasgow, et une femme nommée Anna Justice. Débats s'ouvrirent le 21 avril 1868 devant la cour criminelle centrale de Londres, qui acquitta cinq des accusés, et condamna le sixième, Barret, à la peine de mort. Son exécution, fixée au 12 mai, fut retardée jusqu'au 26; mais elle eut lieu ce jour-là, malgré les protestations élevées par son défenseur et par l'illustre Bright lui-même, qui interpella, en plein Parlement, le ministère, à cause des doutes qui existaient sur la culpabilité de l'accusé. Ce dernier soutint jusqu'à la fin qu'il était innocent, et marcha courageusement au supplice. Il n'était âgé que de vingt-sept ans.

Vers la même époque, Burke fut condamné, pour crime de haute trahison, à quinze années de travaux forcés; il y eut aussi quelques autres condamnations de chefs *fénians* qui étaient depuis longtemps en prison; on mit encore sur le compte des conjurés une tentative d'assassinat sur un constable; mais, en somme, tout demeura tranquille, et le discours du trône, prononcé à la clôture des chambres, le 31 juillet 1868, renfermait le passage suivant : «La cessation des tentatives qui ont eu lieu pendant si longtemps pour provoquer un soulèvement en Irlande rend inutile l'emploi des mesures exceptionnelles qu'elles avaient d'abord exigées. Je suis heureuse d'apprendre que personne ne se trouve plus en prison par suite de la suspension de l'acte d'*habeas corpus*, qui est située à peu près au milieu de Londres. Cette prison est entourée d'un espace vide dans lequel les prisonniers se promènent à une certaine heure de la journée; le mur, qui mesure 9 mètres, sépare cet espace de la petite rue de *Corporation-Lane*, dont l'autre côté est formé par une rangée de vieilles maisons, habitées, pour la plupart, par des ouvriers. Le 13 décembre, vers trois heures et demie de l'après-midi, la majeure partie de cette rue et le mur d'enceinte de la prison furent détruits par une explosion épouvantable. Un constable, habillé en civil, qui surveillait l'extérieur de la prison, avait vu deux hommes conduire, le long de la rue, une voiture à bras où se trouvait un tonneau, qu'ils déchargèrent et appuyèrent contre le mur de la prison; puis l'un d'eux alluma une mèche, fixée selon toute apparence sur le tonneau, et quelques instants plus tard l'explosion eut lieu. Le gouverneur de la prison avait été informé, la veille au soir, qu'une tentative devait être faite pour la délivrance des prisonniers *fénians;* mais, comme il se trouvait parfaitement en mesure de repousser toute attaque, il se contenta de changer l'heure de la promenade des prisonniers, qui avait lieu d'ordinaire de trois et quatre heures de l'après-midi; il la leur fit faire le matin. Au moment de l'explosion, ils étaient enfermés dans leurs cellules, et le but de cette nouvelle conspiration demeura inconnu, et le reste, complétement. Elle n'en eut pas moins un autre résultat des plus affligeants. Plus de quarante personnes du voisinage, des enfants en majorité, furent ou tuées, ou couvertes de brûlures et de blessures horribles. A la nouvelle de cet attentat, un cri d'indignation s'éleva dans toute l'Angleterre. Ceux-là mêmes qui n'avaient pas cherché à dissimuler leurs sympathies pour les prisonniers de Manchester ou qui avaient cherché à faire valoir le côté politique du fénianisme pour obtenir un adoucissement aux rigueurs de la loi, sentirent que, par cet attentat, le fénianisme était entré dans une phase de développement où il cessait d'avoir aucune excuse politique, et que ses membres passaient, du rôle de défenseurs de la liberté de l'Irlande, à celui d'ennemis de tout ordre social. D'autres tentatives du même genre, dont on reçut la nouvelle pendant les jours qui suivirent le 13 décembre, tentatives d'incendies dans les différents quartiers de Londres, menaces de mettre le feu aux usines à gaz, aux magasins de poudre, aux établissements publics et aux bâtiments à l'ancre, non-seulement dans le port de Londres, mais encore dans les grandes villes de l'Angleterre, etc., toutes ces causes détruisirent complétement les sympathies que possédaient encore les *fénians*, et, dès lors, la loi de la défense légitime fut regardée généralement comme la seule qui dût leur être appliquée. Comme il arrive d'ordinaire en Angleterre, pendant les troubles civils, le gouvernement fit appel au peuple pour le maintien de la tranquillité publique, et chaque jour vit s'augmenter par milliers le nombre des constables volontaires qui, en cas de nécessité, étaient tout prêts à unir leurs efforts à ceux de l'armée et de la police contre l'ennemi commun.

La police de Londres commença par mettre toute son activité en jeu pour la découverte des auteurs de l'attentat. Il était évident qu'il fallait les chercher dans les rangs des *fénians*, et l'on eut bientôt arrêté un certain nombre d'individus suspects, que l'on emprisonna avec des *témoins de la couronne* (*crown witness*), nom honnête sous lequel on désigne une certaine catégorie de mouchards. Grâce aux renseignements recueillis par ces derniers, le jury d'instruction put mettre en accusation pour meurtre sept personnes,

FÉNI (Varenne de), agronome français. V. VARENNE.

FÉNIN (Pierre de), chroniqueur français, né dans l'Artois, mort en 1506. La chronique qui lui est attribuée contient l'abrégé de la lutte des factions de Bourgogne et d'Orléans, et complète Monstrelet sous plusieurs rapports. M. Vallet de Viriville pense que ce n'est qu'une compilation incomplète. Elle se compose de deux parties : l'une s'étend de 1407 à 1422; l'autre comprend les cinq premières années du règne de Charles VII. La *Chronique* de Fénin a été insérée dans les *Mémoires relatifs à l'histoire de France* (1837, in-8°).

FENN (John), antiquaire anglais, né à Norwich en 1739, mort en 1794. Il remplit les fonctions de shérif du comté de Norfolk et fut membre de la Société des antiquaires de Londres. Fenn a publié des *Tables chronologiques*, présentant l'état de la Société des antiquaires depuis son origine, en 1572 (1784, in-4°), et *Lettres originales écrites sous les règnes de Henri VI, d'Edouard IV et de Richard III*, par des personnes de distinction (1787, 2 vol. in-4°). Ces lettres, remplies de curieuses anecdotes, furent classées dans un ordre chronologique par Fenn, qui les enrichit de notes historiques et explicatives.

FENNECS. m. (faïn-nèk — de l'arabe *fennek*, même sens). Mammifère carnassier du genre chien, voisin du renard et du chacal : *Le* FENNEC *vit dans le sable des déserts.* (P. Gervais.)

— **Encycl.** Le *fennec* n'est guère connu des naturalistes que depuis environ un siècle. Il a été vu pour la première fois, en 1767, par Bruce, qui en envoya à Buffon un dessin, accompagné d'une notice; Buffon donna à cette espèce le nom d'*anonyme*. L'année suivante, Brand publia une histoire assez détaillée de cet animal, qu'il appelle *zerda*. Enfin, Bruce, l'ayant revu, en publia une nouvelle description, et le désigna sous le nom de *fennec*, qu'il porte parmi les habitants du Sennaar, et sous lequel il est aujourd'hui généralement connu. Les données fort incomplètes que l'on avait sur ce mammifère expliquent les opinions très-diverses émises par les naturalistes sur la place q